

MARGUERITE YOURCENAR
TRADUCTRICE DE VIRGINIA WOOLF

par Kathleen SHIELDS
(National University of Ireland, Maynooth)

En 1993 la presse littéraire a fait état d'une querelle concernant la valeur des deux traductions françaises de *The Waves*, roman de Virginia Woolf. La première, de Marguerite Yourcenar, fut publiée en 1937, la deuxième, de Cécile Wajsbrot, publiée en 1993¹. Les critiques, choisissant leur camp, se sont servis d'arguments habituels dans le domaine de la traduction pour se déclarer en faveur d'une des traductions et pour dénigrer l'autre. Dans un article d'une demi-page, publié dans *Le Monde*, Viviane Forrester accuse Wajsbrot d'avoir rendu Woolf incompréhensible au lecteur francophone.

Cécile Wajsbrot [...] supprime non seulement des adjectifs, voire des pans de phrases, mais élimine systématiquement les répétitions constantes voulues par Virginia Woolf et qui, incantatoires, fondent la dynamique de l'œuvre [...]. Éliminés aussi les pronoms, les adverbes qui apportaient liens et sens.

Forrester qualifie la prose de Wajsbrot de *galimatias* et de *charabia*, et elle ajoute, "il est impérieux de savoir écrire en français, une remarque qui devrait être, mais n'est pas, hélas! superflue"². Un autre critique, Gérard de Cortanze, lui-même traducteur, soutient Wajsbrot, "traductrice attentive"³. Pour sa part il trouve que Yourcenar francise trop le texte de Woolf : "Elle police plus qu'elle ne polit le texte, fait de ce parc anglais un jardin à la française et ne suit en rien les conseils de Hölderlin qui voulait que l'on *grécisât* la langue allemande ; Marguerite Yourcenar fait le contraire : elle *francise* la

¹ Virginia WOOLF, *Les Vagues*, traduit de l'anglais et préfacé par Marguerite YOURCENAR, Paris, Stock, 1937 [nouvelle impression 1974] ; Virginia WOOLF, *The Waves*, Londres, Hogarth Press, 1990 ; Virginia WOOLF, *Les Vagues*, traduit de l'anglais et préfacé par Cécile WAJSBROT, Paris, Calmann-Lévy, 1993.

² Viviane FORRESTER, "Qui a trahi Virginia Woolf?", *Le Monde*, 23 avril 1993, p. 30.

³ Gérard de CORTANZE, "Virginia Woolf, instants de vie", *Magazine littéraire*, 309, 1993, p. 95-6.

langue anglaise". C'est bien la question de la définition d'une bonne traduction que soulève ce débat.

Les deux positions prises par les critiques sont liées à deux partis pris qui sont courants dans le domaine de la traductologie. La première (qui correspond à celle de Viviane Forrester dans *Le Monde*) considère que la traduction doit être acceptable à la culture cible plutôt qu'adéquate au texte source. C'est le débat connu entre *sourciers* et *ciblistes*⁴. La deuxième (qui correspond au compte rendu de Cortanze dans *Le Magazine littéraire*) veut que la traduction introduise une langue étrangère dans la langue maternelle, c'est-à-dire, dans la langue cible. La question à laquelle nous nous proposons de répondre est la suivante : quelle est la visée traductologique de Marguerite Yourcenar ? Afin d'y répondre il faut examiner de plus près les arguments dont se servent les critiques, en particulier la métaphore du jardin à la française, ainsi que la pratique et la théorie (que cette théorie soit explicite ou implicite) des deux traducteurs.

La métaphore du jardin à la française, dont se sert Gérard de Cortanze, est une manière de désigner le classicisme de Yourcenar. Le jardin français, qui est symétrique, ordonné, et composé d'espaces cloisonnés et rectangulaires, rappelle en effet le style de Yourcenar, qui est logique, harmonieux et dont les phrases sont soigneusement structurées. C'est pour des raisons analogues que Wajsbrot, dans sa préface, critique la traduction de 1937 : elle est trop logique ; elle possède trop de cloisons ; elle est trop analytique. Il est intéressant de constater l'utilisation de cette même image du jardin à la française par Michel Grodent quand il veut décrire *La Couronne et la Lyre*, anthologie de poètes grecs traduits par Yourcenar⁵. Cette fois-ci, Yourcenar est décrite comme traductrice néo-classique : "l'écrivain a délibérément acclimaté les poètes grecs dans un jardin à la française, leur faisant perdre du même coup une bonne part de leur étrangeté".

Revenons maintenant à l'article de Cortanze. Nous pouvons situer ses remarques par rapport à un débat au sujet de la traduction, qui a eu lieu au début des années mille neuf cent quatre-vingt, entre Léon Robel et Michel Deguy⁶. Pour Robel, le rôle du traducteur est de reproduire la structure profonde de l'œuvre. Mais selon Deguy, le

⁴ Jean-René LADMIRAL, "Sourciers et ciblistes", *Revue d'esthétique*, 12 [nouvelle série], 1982, p. 33-42.

⁵ Michel GRODENT, "L'Hellénisme vivant de Marguerite Yourcenar", [numéro spécial sur Marguerite Yourcenar] *Revue de l'Université de Bruxelles*, 3-4, 1988, p. 55-67.

⁶ Efim ETKIND, *Un Art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique*, Lausanne, L'Age d'Homme, p. 25 ; Michel DEGUY, "Lettre à Léon Robel", *Change*, 19, 1974, p. 49-50.